

HUGH HOWEY

# PHARE 23

## PAR L'AUTEUR DE SILO

ACTES SUD

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Les gardiens de phare. Pendant des siècles, ils ont assuré la sécurité des bateaux. C'est un boulot solitaire et bien souvent ingrat. Jusqu'à ce que quelque chose se passe. Qu'un bateau soit en détresse. Au XXIIIe siècle, on pratique toujours ce métier, mais dans l'espace. Un réseau de phares guide à travers la Voie lactée des vaisseaux qui voyagent à plusieurs fois la vitesse de la lumière. Ces engins ont été conçus pour être d'une solidité à toute épreuve. Ils ne connaissent jamais d'avaries. En théorie du moins…

Après la trilogie Silo, Hugh Howey revient avec un roman au suspense haletant. Dans un monde en proie aux aliens et à la guerre interstellaire, il met en scène le destin d'un homme rongé par un mal tout aussi redoutable : l'infinie solitude des confins de l'espace.

HUGH HOWEY

*Hugh Howey a quarante et un ans. Il vit à bord de son catamaran, le* Wayfinder. *Traduite dans plus de quarante pays, sa trilogie* Silo *a connu un immense succès.*

DU MÊME AUTEUR

*SILO*, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1283.
*SILO ORIGINES*, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1352.
*SILO GÉNÉRATIONS*, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1391.

Photographie de couverture : © Nasa

Titre original :
*Beacon 23*
© Hugh Howey, 2015

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06950-6

HUGH HOWEY

# Phare 23

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Estelle Roudet

*ACTES SUD*

# I

# LES PETITS BRUITS

# 1

On ne vous prépare pas aux petits bruits. On vous colle dans une centrifugeuse jusqu'à l'évanouissement, on vous fait caracoler sur des courbes paraboliques jusqu'à vomir tripes et boyaux, on vous transperce d'aiguilles jusqu'à ce que vous vous sentiez comme un toxico, on vous fait ingurgiter trois domaines de la physique, passer un diplôme de médecine et suivre en même temps un entraînement de triathlon.

Mais on ne vous dit pas ce qu'il en est de vivre avec les cliquetis et les grincements et les petits bips en arrière-plan. Ni comment le vide spatial, des années-lumière à la ronde, peut être ressenti comme un poids énorme, écrasant. Le silence semble constamment gagner du terrain, comme l'obscurité à laquelle j'ai un jour été confronté, dans une grotte de la Virginie-Occidentale. Une obscurité qu'on peut mâcher. Une obscurité qu'on perçoit à des kilomètres alentour. Une obscurité dont on n'est pas certain de pouvoir un jour s'extirper.

Au fin fond de l'espace, le silence est précisément de cette nature. Du coup, les petits bidules qui ronronnent dans ma balise deviennent des enfoirés et leurs cliquetis cauchemardesques me mettent les nerfs en pelote. Je les hais tous jusqu'au dernier. Tout ce qui bouge dans cet endroit. Le moindre petit rouage, bipeur piézoélectrique, la

moindre alarme. Ce n'est pas seulement qu'ils soient discordants, c'est surtout qu'ils sont imprévisibles. Conclusion, je passe mon temps à m'y préparer, à les attendre, à guetter leur arrivée. Dès qu'on baisse la garde, ils frappent. Légers picotements sur mes tympans.

Ce sont aussi des salopards diaboliques. Comme les cerfs, ils semblent comprendre quand on les poursuit. Armé d'une lampe de poche, de pinces coupantes, de ruban adhésif et de morceaux de mousse, je me faufile dans les espaces de travail étroits comme des boyaux pour traquer ces enfoirés. J'installe des pièges, persuadé que certains bruits détalent devant moi, qu'il doit s'agir de minuscules créatures qui se sont introduites à bord dans un lot de fruits mal stérilisés.

On dirait qu'ils m'entendent arriver et les bips et les bourdonnements cessent. Se font aussi rares que le gibier à l'ouverture de la chasse. Dès que je m'éloigne en rampant, ils reprennent et font un vrai raffut. Comme ce cerf dix-cors, au lendemain de la fermeture, planté dans votre jardin à mâchouiller vos tulipes d'un air idiot, du style "Ben quoi ?"

Ouais, je viens vous chercher, bande d'enfoirés. J'ai installé des pièges. Micros pour enregistrer et localiser précisément les bips. Giclées d'huile un peu partout contre les grincements. Et tous les pièges à blattes imaginables pour contrer les petits claquements secs, les petits bruits qui se baladent.

La Nasa serait fière de mes efforts et de mon ingéniosité, non ? Toute cette préparation. Pour ça. Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? Je suis le noyau de chair et de sang de ce gros esquimau spatial rouillé, ici, aux confins de l'espace. Je suis là parce qu'ils n'ont toujours pas réussi à mettre au point un ordinateur fiable, qui ne déconne pas une fois sur cent mille milliards. Ça peut

paraître négligeable, mais avec des machines accomplissant des milliards d'opérations tous les jours, ça fait un paquet de conneries. Et je suis censé être assez malin pour y remédier.

Quand je ne suis pas à la chasse aux grincements et aux craquements, je passe la majeure partie de mon temps là-haut dans le phare. Je sais qu'on n'est pas censé l'appeler comme ça, mais ça va, quoi. Tout au bout d'un tunnel construit à l'écart du reste de la balise se trouve une petite niche entourée de hublots. C'est dans ce truc-là qu'on a installé l'émetteur d'ondes gravitationnelles, le centre opérationnel de la balise : tout le reste n'est là que pour assurer son fonctionnement, moi compris.

Le long bras maintient l'EOG loin du reste de la balise car ses ondes décroissent avec la puissance quatre de la distance. Ces ondes peuvent brouiller tous les câblages dans un rayon de cinq à six mètres, y compris les miens. La Nasa recommande de ne pas passer trop de temps aux abords de l'EOG parce que ça fait de drôles de trucs dans le cerveau. Autrement dit, ça vous fait planer un peu. Mais à quoi est-ce qu'ils s'attendent en nous affectant ici, au beau milieu de nulle part, deux ans d'affilée ? Je ne dois pas être le seul à m'asseoir dos à la machine, l'esprit apaisé comme si j'avais avalé un whisky sec, pour contempler les rochers gris et ternes du champ d'astéroïdes qui rend la navigation astrale affreusement bordélique.

En face de l'EOG et juste au-dessus du hublot le mieux situé pour observer les astéroïdes qui tournoient dans l'espace, un des précédents occupants a accroché une illustration aux couleurs passées, ce qui me laisse à penser que je ne suis pas le premier à venir m'asseoir ici. Sur l'image, un homme en ciré se tient debout devant un vrai phare, situé sur Terre. Une vague plus haute

que le phare – elle mesure peut-être vingt mètres – menace derrière lui. Elle vient heurter de plein fouet cette colonne de pierre effilée et on imagine aisément qu'il s'agit de la dernière photo du phare et de son gardien et que ce raz-de-marée va les anéantir totalement dans la fraction de seconde qui suit. L'homme fume sa pipe en jetant un coup d'œil au-dessus de lui à ce qui doit être un drone équipé d'une caméra ou un truc du genre, l'air de dire, "Jamais vu un engin pareil". Sans se douter le moins du monde que le ciel est à deux doigts de lui tomber sur la tête.

J'ai passé plus d'heures à observer cette affiche que le champ d'étoiles et d'astéroïdes. Fut un temps, j'ai cru qu'elle avait été générée par ordinateur. Difficile à dire avec ces trucs-là. Parfois, le vrai semble faux, en particulier quand on a eu le faux sous les yeux si longtemps. Mais pourquoi accrocher une affiche tirée à l'ordinateur avec autant d'égards ? Le papier est glacé, pas comme les cochonneries thermiques que l'on imprime ici. Et elle n'a pas un pli, ce qui signifie qu'elle était emballée à plat ou roulée quand on l'a apportée. Quoi qu'il en soit, quelqu'un s'est donné du mal pour la faire parvenir jusque-là. J'en conclus donc que ce fichu truc est réel. Et que ce type, en train de tirer sa dernière bouffée là-bas, aux confins de son monde minuscule, de sa vie minuscule, l'est aussi.

Je prends mon pied avec l'EOG et contemple parfois cette photo pendant des heures, en attendant qu'une unité centrale ait besoin d'un redémarrage ou qu'un vaisseau émerge de l'hyperespace pour me demander sa route ou me donner des nouvelles de la guerre. Ce type affronte le maelstrom en tirant longuement sur sa pipe, indifférent, comme un vrai chef. Avec un calme à toute épreuve. Alors que moi, je pète un plomb à cause d'un

cliquetis infernal au loin. Ce gardien de phare a été mon héros pendant un bon bout de temps. Jusqu'à ce que j'en apprenne plus sur cette photo.

Il semblerait qu'il en existe une douzaine de versions. Et ouais, elles sont toutes vraies. J'ai envoyé une demande de renseignements à Houston après avoir cherché en vain dans les archives et n'ai eu aucun mal à imaginer leur conversation en bas, vu que j'en avais eu mon lot quand je travaillais à l'assistance au sol durant mon entraînement.

Directeur des opérations :

— Excusez-moi, la 23 veut quoi ?

— Euh, monsieur, il veut l'historique d'une certaine photo. Et non, ce n'est pas un diagramme spectral. Ou quoi que ce soit de… disons, scientifique. C'est… comment dire, voyez vous-même. Il a envoyé une image numérique.

Longue pause pendant que le chef contemple la tablette.

— C'est une blague, ou quoi ?

— Non, monsieur.

— Et il a utilisé une *demande de renseignements* pour ça ? Il lui en reste ?

— Première fois qu'il en utilise une, m'sieu. Le type a un dossier nickel. Il a servi sur le front avant d'obtenir sa médaille du Mérite et d'être redéployé.

— Laissez-moi deviner : blessure à la tête ?

— Non, m'sieu. Il a eu les entrailles arrachées par un Lord. On lui a assigné une balise sans histoires à la limite du secteur 8.

— Alors il doit sûrement enlacer cet EOG comme il le ferait avec une pute de bas étage après deux périodes de service.

— Probablement, m'sieu. C'est ce que je pense.

— Ah, et merde ! Ce gars est un héros de guerre, nom de Dieu ! Voyez ce que vous pouvez dégotter.

Bien entendu, les choses ne se sont sûrement *pas* passées de cette manière. Un larbin a sans doute dû recevoir la demande, a cherché lui-même ces conneries sur Bing au lieu de les envoyer au service de renseignements proprement dit et m'a rebalancé aussi sec huit pages de résultats. Ça a dû lui prendre deux secondes en tout et pour tout. J'ai reçu la réponse trois mois plus tard *via* un remorqueur spatial qui avait fait main basse sur un chargement de minerai ne lui appartenant pas. Ils avaient quelque chose pour moi, ont-ils dit avant de disparaître dans la ceinture d'astéroïdes où ils se sont mis pour des milliards de dollars dans la poche. C'est un monde de dingues ici, dans les confins, mais si on s'en fout et qu'on regarde ailleurs, les choses finissent toujours par s'arranger d'elles-mêmes.

Il s'avère donc que mon foutu héros-des-embruns de gardien de phare était aussi mort de trouille que le reste d'entre nous. L'histoire de cette photo est archiconnue. Le cliché a été pris d'un hélicoptère avec pilote, figurez-vous. Pendant que le photographe mitraillait, celui-ci faisait signe au vieux gardien de phare de *se tirer* en secouant sa tête d'imbécile. *Tire-toi !* Tout de suite après avoir été immortalisé dans la posture d'un dur à cuire monolithique, le vieil homme en aurait chié dans son froc, laissé tomber sa pipe et bondi dans le phare, juste à temps pour sauver ses fesses et ne pas être emporté par la déferlante.

C'est ça le truc quand on est un héros : *Tout dépend du moment où la photo est prise*. Je serai un héros pour le restant de mes jours, je suppose. Tant que je les passe ici, porte fermée, genoux remontés contre la poitrine, et que je me tiens définitivement à l'écart des appareils photo.

## 2

Mon douzième cercle de l'enfer est une petite bille de métal qu'on laisse tomber d'une hauteur de cinq centimètres et qui heurte bruyamment le béton.

C'est du moins ce que ça m'évoque. Le pire de tous les petits bruits aléatoires qui se font entendre uniquement quand je suis dans ma couchette et que j'essaie de trouver le sommeil. Ce cliquetis particulier me fait penser à un cafard. Pas à cause du son – ça, ce sont les autres –, mais parce qu'il se faufile dehors pour jouer seulement quand j'éteins les lumières puis disparaît dès que je me lève et que je me déplace. Mes pas le font littéralement fuir. Va savoir pourquoi.

La Nasa affirme que tout est nécessaire dans la balise, que s'il y a un bruit, c'est juste un truc qui fait son boulot. Sous-entendu, moi, je dois la fermer, et me contenter de faire *le mien*. Peut-être que les autres aiguilleurs de l'espace et moi, on les rend dingues à Houston à force de glapir et de réclamer. Peut-être que c'est leur façon de se venger. J'imagine la scène en ce moment même dans la salle de contrôle : un homme en chemise blanche et cravate noire qui vérifie mes constantes vitales sur une sortie papier, son chef qui lui demande si je suis entré en phase de sommeil paradoxal.

— Affirmatif, monsieur. Il dort comme un bébé.

— Excellent. Déclenchez la machine qui fait bing !

Ou qui fait un bruit de bille en métal heurtant le béton.

Ce petit bijou dans ma balise de surveillance à mille milliards de dollars me fait criser et je me retourne dans ma couchette, essayant de trouver une poche de fraîcheur et un moment de silence. Et tout à coup, un son d'une autre nature me rappelle qu'il en existe de *véritablement* maléfiques. Pas simplement énervants, telle une symphonie discordante au cœur de mon silence soigneusement orchestré. Non, des sons *à l'ancienne*, tirs de plasma et grenades à fragmentation, ordres suicidaires beuglés par des hommes trop lents, trop vieux et qui se croient trop sages pour porter une coquille, bombes qui explosent et sirènes antiaériennes. Ce genre de sons.

Je sais de quoi il s'agit au moment même où je l'entends : défaillance complète de l'EOG. La balise qui se retrouve plongée dans le noir. Je le sais, parce que je m'y suis entraîné un nombre incalculable de fois dans le simulateur du Mojave. Je le sais, parce que ces simulations me donnent encore des cauchemars – cauchemars peuplés de visages aux barbes grisonnantes, qui scrutent l'intérieur à travers de faux hublots transparents pendant que j'essaie de comprendre de quelle manière je me suis fait baiser cette fois-ci.

Il y avait une blague qui courait à Simcom : la Nasa enfile ses astronautes jusqu'au trognon quand ils sont au sol parce que, dans l'espace, personne ne les entend gueuler.

Les pannes d'EOG ne peuvent pas arriver. Les systèmes de secours ont des systèmes de secours qui ont des systèmes de secours. Tout est incestueux dans les entrailles de la balise 23, moi je vous le dis. Pour que quelque chose se détraque, il faudrait qu'une première alarme soit hors service, ainsi qu'une seconde de sauvegarde et

deux différents modules conçus pour effectuer la même opération et contrôlés toutes les quelques secondes pour être sûr qu'ils en sont effectivement capables. Toutes les puces électroniques et les logiciels peuvent se réparer et redémarrer seuls. On pourrait déclencher une impulsion électromagnétique dans cette saleté qu'elle repartirait en moins de deux. Il faudrait deux douzaines de pannes aléatoires et simultanées plus un tas d'autres coïncidences trop ahurissantes pour pouvoir même les envisager.

Une fois, un intello de la Nasa a calculé les probabilités. Elles étaient très très faibles. Ceci dit, la semaine passée, il y avait 1 527 balises Galsat en activité dans la Voie lactée. Alors à mon avis, les chances que *quelqu'un* ait un problème ne cessent d'augmenter. En particulier quand les balises vieillissent. Et en ce moment, ce quelqu'un, ça doit être moi.

Avec cette pagaille, les bruits demandent soudain à être débusqués. Ils m'appellent, petites alarmes dans tous les coins. Je descends péniblement de ma couchette et grimpe l'échelle qui mène au poste de commande en sous-vêtements. Je vérifie en premier le générateur, tout est en ordre. Je passe ensuite au gyroscope de navigation et aux scanneurs de champ stellaire. La balise connaît parfaitement notre position. Je jette un coup d'œil au terminal du tunnel quantique mais il n'y a pas de message. Pendant que je suis là, j'envoie une note rapide à Houston, même si je suis sûr qu'ils reçoivent des messages automatiques avec codes d'erreur à ne plus savoir qu'en faire.

*Défaillance. 0314GST.*

La balise les a sûrement déjà prévenus, mais au moins, ils sauront que je suis debout. Moi, leur homme sur place. Le noyau tendre de leur bon vieil esquimau de l'espace.

J'attrape le bord du tunnel menant au phare et me lance dans le toboggan qui rejoint l'EOG. Je l'ai si souvent fait qu'il me suffit d'effleurer la paroi d'un doigt pour suivre une trajectoire correcte. Des lampes rouges clignotent tout du long. Une alarme hurle devant moi.

Bras écartés, bout des doigts couinant sur le métal pour ralentir mon arrivée, je me cramponne au dernier barreau et bascule en pivotant dans le phare.

L'EOG est froid. Ce qui signifie qu'il n'émet plus le signal indiquant aux vaisseaux en transit que la voie est sûre. De même qu'il ne dégage plus ses habituelles ondes apaisantes. Comme si votre bière préférée avait viré à la boisson énergisante. "Tu commences à me stresser", lui dis-je, en enlevant les panneaux hexagonaux un à un.

Je les pose sur le côté et étudie le dôme lisse. J'entends un claquement quelque part, on dirait un boulon desserré qui dégringole dans un renfoncement. J'inspecte toutes les vis à ailettes, aucune ne manque. Encore des bruits parasites. Je vérifie tous les câbles et toutes les connexions à la base de l'EOG. Les premières choses qu'on nous entraîne à tester sont les mêmes, j'imagine, que celles qu'on penserait à vérifier même sans y avoir été préparé à grands frais. Je commence par tout débrancher. Compte jusqu'à dix. Rebranche. M'assure que tout est bien en place.

Pendant que je m'active, je réfléchis aux horaires de passage des vaisseaux. Il y a une horloge au mur, une horloge en cuivre qu'on doit remonter une fois par semaine si on ne veut pas qu'elle s'arrête. Tout ce qui fonctionne sur pile ici, ou qui possède un processeur grille, quand l'EOG est activé. J'ai cessé de remonter l'horloge quand les petits bruits ont commencé à me rendre dingue, parce que je ne pouvais plus supporter le tic-tac. D'après moi, il a dû s'écouler cinq minutes depuis que j'ai expédié le mot à

la Nasa, soit à peu près 0320. Un cargo en provenance d'Orion et à destination de Vega doit passer à 0330, si je me souviens bien. Un équipage de huit, sûrement, dans un vaisseau de cette taille. J'ai soudain l'impression que la balise se met à tourner autour de moi et je dois faire un effort pour me reprendre en pensant au *Varsk*. Un vaisseau de luxe en transit à 0342. Combien de passagers transporte-t-il ? Cinq mille ? Plus l'équipage ?

Je laisse les panneaux à côté de l'EOG et me lance à nouveau dans le toboggan. Trajectoire épouvantable. Je m'écrase contre un mur, mon épaule nue dérape, couine, me brûle, je me mets à tanguer, culbute et me cogne la tête et le tibia avant de parvenir à m'arrêter. "On se calme", me dis-je. "Une chose à la fois." C'est ce que j'avais l'habitude de me répéter tout haut quand j'étais soldat, quand faire les choses dans l'urgence pouvait vous coûter vos tripes.

En progressant dans le toboggan grâce aux prises de main, je reprends de la vitesse dans la zone zéro-G. Quand j'arrive aux abords de la balise proprement dite, qui laisse échapper un peu de sa gravité, je me retourne en flottant dans les airs, les pieds devant, me laisse tomber sur le dernier mètre et atterris accroupi.

La centrale électrique se trouve deux étages plus bas. Je glisse le long de l'échelle, passe à toute vitesse devant les unités d'habitation, les paumes en feu. Fracas de pieds nus sur la grille métallique. Les relais principaux sont de vraies saletés, de larges barres en T avec des poignées en caoutchouc. Le meilleur moyen de les actionner est d'utiliser ses jambes. Je m'accroupis, coince une épaule sous une extrémité du T et me redresse en poussant de toutes mes forces. La barre pivote de quatre-vingt-dix degrés et des contacts invisibles se déconnectent à l'autre bout.

Je réitère l'opération avec le deuxième relais. L'électricité s'arrête avec un bruit sourd et caverneux et la pièce se retrouve plongée dans l'obscurité absolue. Les lampes de secours s'allument en tremblotant, leurs capteurs photosensibles tressautent, effrayés par le vide soudain. Je compte à nouveau jusqu'à dix, le temps nécessaire pour que le système électrique ne soit plus du tout alimenté, tous ces petits condensateurs qui peuvent garder en mémoire ce qui endommage les processeurs. Je veux qu'ils oublient. En redémarrant après une réinitialisation totale, ils devraient se restaurer d'eux-mêmes dans leur état d'origine. Comme des nouveau-nés.

Les relais sont plus durs à réenclencher, maintenant que les barres sont à la verticale. Je coince un pied sur une rambarde et tire un grand coup. Je sens une douleur lancinante dans mon abdomen qui porte les traces de mon héroïsme d'antan. Je repense à un test de Simcom des années plus tôt. Je devais prouver que j'étais capable d'actionner ces relais dix fois de suite. J'ai cru que mes entrailles allaient jaillir de mes cicatrices noueuses. "Que dalle, je me sens bien. Jamais senti mieux", avais-je lancé aux barbes grises à la fin du test. Avant de pisser du sang pendant une semaine.

Les lumières se rallument dès le premier relais. J'actionne le second. Pas d'alarmes. Tous les systèmes redémarrent, les circuits se réorganisent à partir des mémoires protéiniques, les logiciels se rechargent à partir des circuits câblés de référence. Je suis surtout contrarié d'avoir été dérangé dans mon sommeil et je n'ai aucune hâte de me retrouver devant la paperasserie et les rapports d'incident que je vais devoir me coltiner.

Je suis en haut de l'échelle à présent, je transpire, j'ai mal aux pieds, si seulement j'avais enfilé mes bottes, je vérifie l'heure. 0326. Deux minutes environ pour un

redémarrage complet. Ce qui m'en laisse encore deux avant le passage du cargo en provenance d'Orion. Super-serré. Je pense aux dégâts qu'une épave comme celle-ci ferait dans le champ d'astéroïdes. Mais c'est le *Varsk* qui m'obsède. Avec ses cinq mille âmes en train de regarder des films en ce moment même, écouteurs sur les oreilles. De rire devant une comédie. De commander un autre gin tonic. De ronfler. De retrouver leur siège à tâtons dans le noir en revenant des WC. Un bébé pleure, quelqu'un renifle et fiche la trouille à tout le monde dans cet air recyclé où s'entassent tant de passagers.

Tintement dans la machine à TextExp. Message de Houston. Alors que je m'apprête à le lire, les alarmes se déclenchent à nouveau. Hurlent à mon intention. Lampes rouges qui pulsent. Panne totale de l'EOG une *seconde fois*. Après un redémarrage complet.

Impossible. Une douleur lancinante me martèle le crâne tandis que je regarde fixement le message de la Nasa. J'ai beau ciller, les mots ne s'effacent pas. J'avais espéré une solution, quelque chose comme de l'aide, perché dans cette turne. Au lieu de quoi, je lis :

*Quelle défaillance ?*

## 3

Depuis que je bosse pour la Nasa, je passe quatre-vingt-dix-neuf pour cent de mon temps à râler que j'en sais plus qu'eux. Le un pour cent restant, je tremble et pisse dans mon froc en constatant que je pourrais bien avoir raison. Je suis dans une de ces phases en ce moment même. Houston devrait être au courant de la moindre défaillance dans ma balise, *et en premier lieu qu'elle n'assure plus les tâches pour lesquelles les balises ont été construites*.

Au lieu de quoi, j'ai affaire à un type qui sirote un café tiède au pays des femmes et de la pizza en vérifiant ses sorties d'imprimante, et qui m'assure que rien ne cloche. *Alors que je sais foutrement bien que quelque chose déconne.* L'EOG était froid au toucher. Et les alarmes se sont à nouveau déclenchées.

Je tape un autre message. La fonction TextExp utilise des particules intriquées qui sont détruites au fur et à mesure, mais pour l'instant, ce qui m'importe le plus, c'est de ne pas perdre mon temps avec un crétin incapable de faire son boulot. Les budgets passent après. J'utilise aussi volontairement la touche majuscule parce que, comme ça, ils nous entendent crier dans l'espace.

EOG PANNE COMPLÈTE. ZÉRO TRANSMISSION. CARGO ET LONG-COURRIER LUXE EN TRANSIT. RÉINITIALISATION RATÉE.

Au boulot, Houston.

J'essaie d'imaginer les gens sur Terre qui se raidissent devant leur console, se frottent les yeux pour en chasser le sommeil et réparent tout ça pour moi de très loin, mais je sais qu'on n'a pas le temps d'effectuer un autre redémarrage, pas avant le transit. Sans trop savoir pourquoi, je me lance à nouveau dans le tunnel qui mène à l'EOG. Peut-être simplement pour regarder, en espérant que rien n'arrive, pour voir passer à vingt fois la vitesse de la lumière un vaisseau qui ne laissera aucune trace derrière lui.

L'EOG est toujours froid et sans vie quand j'arrive, les alarmes toujours en train de beugler en clignotant. Je me tourne vers le hublot qui fait face à la ceinture d'astéroïdes – et vois une nouvelle étoile s'épanouir en une brève et abominable existence. Éclair aveuglant de lumière. Traînées de métal en fusion semblables à des météores. Nuage en expansion de guirlandes en titane. Astéroïdes qui tourbillonnent et se fracassent les uns contre les autres en se divisant en fragments plus petits. Une immense dévastation dans un silence total, un ballet macabre, un son et lumière sans le son.

Un gros morceau du cargo tournoie sur lui-même, vrillé comme un caramel mou, d'énormes brèches noires dans les flancs, des débris de conteneurs rouge vif, bleu et gris flottent tout autour, leur contenu s'éparpille dans le vide, en grande partie pulvérisé et impossible à identifier.

Il suffit d'un instant. Rien n'annonce pareille destruction dans la minute qui précède – juste le calme et les rochers aux allures d'hippopotames qui s'entremêlent – et